C.

Ros HAA 57 bis-1

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE
INSTITUT D'ART PRÉHISTORIQUE

RAPPORT

SUR LES

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE ARCHÉOLOGIQUE

DU MIDI DE LA FRANCE,

Université Toulouse Le Mirail
Fonds de Préhistoire

PAR

Emile CARTAILHAC.

Secrétaire adj.

Lu dans la séance publique du 13 juin 1869.

TOULOUSE,
IMPRIMERIE A. CHAUVIN ET FILS,
RUE MIREPOIX, 3.

1869

Res HAA 54 bis
-1

RAPPORT

SUR LES

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE ARCHÉOLOGIQUE

DU MIDI DE LA FRANCE,

PAR

Emile CARTAILHAC.

Lu dans la séance publique du 13 juin 1869.

TOULOUSE,
IMPRIMERIE A. CHAUVIN ET FILS,
RUE MIREPOIX, 3.

1869

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI.

MESSIEURS,

Permettez-moi de vous dire, avant tout, combien je suis touché de votre bienveillance et de l'honneur que vous m'avez fait en m'indiquant un devoir que je remplis avec joie. — Mais je ne puis me défendre d'un regret et d'une émotion : Vous n'entendrez pas un rapport où l'érudition du fond aurait rivalisé avec la grâce charmante de la forme, puisque vous avez consenti à ne pas détourner votre secrétaire général de l'œuvre à laquelle, nouveau bénédictin, il s'est maintenant adonné. Et c'est au plus jeune des vôtres, au moins digne à tous égards de le suppléer aujourd'hui, que vous avez confié la tâche périlleuse de rendre compte de vos derniers travaux.

Je croirais manquer à un devoir sacré si d'abord je ne rendais avec vous un pieux hommage à ceux que la mort nous a ravis : son œuvre est heureusement incomplète ; notre cœur et notre esprit ont de quoi se souvenir.

M. Caze a déjà reçu dans nos annales un tribut mérité par la haute estime qu'il inspirait à ses collègues et qui n'avait d'égale que leur affection.

Nous avons perdu M. de Kerkhove, président de l'Académie archéologique de Liége, membre honoraire de notre compagnie ; M. de Cuyper, son compatriote, notre correspondant et enfin, tout récemment, le premier bienfaiteur de la compagnie, M. le docteur Ourgaud. Vous vous rappelez, Messieurs, qu'il ne faisait pas encore partie de la Société quand elle lui adressa ses remercîments pour un service rendu à la science. Quelques jours après, ce savant modeste devenait son correspondant, et, comme don de bienvenue, la mettait en mesure de fonder un prix perpétuel assez considérable pour une académie de province. — Voilà pourquoi, messieurs, sans prétendre à l'éclat d'une popularité périlleuse, nous tenons aujourd'hui une séance publique, heureux de ce nouveau moyen de servir la science et de pouvoir associer un public d'élite à la plus légitime reconnaissance.

Nos justes regrets ne doivent pas faire oublier ceux qui, depuis quelques mois, ont été affiliés à notre compagnie. Vos suffrages ont nommé membres honoraires, Mgr Cousseau (d'Angoulème) et M. Hagemans (de Belgique) ; membres correspondants, MM. Schuermans (de Liége) et de Combettes-Labourelie. — Si nous éprouvons quelques difficultés à nous recruter et à remplacer les membres titulaires que nous avons perdus dans un pays où les archéologues devraient être si nombreux, notre petite phalange n'en est que plus ardente au travail. A ceux qui seraient tentés de nier son mouvement et ses progrès il suffit, je pense, de montrer qu'elle marche.

Plusieurs, parmi les érudits habitués aux difficultés et aux lenteurs inhérentes à toute œuvre historique, demeuraient persuadés, il n'y a pas encore un demi-siècle, que le temps épaissirait de plus en plus et sans jamais le déchirer le voile qui nous cachait les origines des grandes civilisations.

« Il nous faut l'abandonner, ce passé silencieux, » disaient-ils ; « que ce soit faits ou chronologie, doctrine ou mythologie ; que ce soit en Europe, en Asie, en Afrique ou en Amérique,

à Thèbes ou à Palenqué, sur la côte de Lycie ou dans la plaine de Salisbury : ce qui est perdu, est perdu ; ce qui est passé, est passé à jamais. »

Or, ces lignes étaient à peine écrites que le voile se déchirait ; et l'Egypte, l'Assyrie, l'Inde, le Mexique livraient tous leurs secrets et l'histoire, dans tous ses détails, de leur prodigieuse antiquité.

Ceux qui avaient considéré comme la fin du domaine accessible les horizons classiques étaient à peine revenus de leur profonde surprise, que l'archéologie préhistorique ou, si l'on veut, la paléo-ethnologie venait les dérouter bien davantage.

Dans les lacs de l'Europe centrale, les cités lacustres étaient révélées, et avec elles les legs innombrables de civilisations étranges. On confirmait avec éclat les résultats signalés déjà par les antiquaires danois, explorateurs ingénieux des tourbières ou des tumulus. Partout, enfin, se retrouvaient les traces des phases profondément distinctes de l'industrie des âges antéhistoriques du fer, du bronze, de la pierre.

Ce n'était pourtant qu'une introduction : il était possible de remonter plus haut ; l'homme avait été le contemporain d'une vie éteinte, d'une faune et d'une flore plusieurs fois renouvelées tandis que les reliefs et les contours de la terre et des mers s'étaient considérablement modifiés.

Il faut rendre cette justice aux naturalistes, que leurs méthodes pouvaient seules établir l'ordre dans une science dont on apprit à la fois la naissance, les résultats, l'avenir assuré.

Il est vrai que certains esprits clairvoyants avaient déjà pressenti la vérité ; je citerai, par exemple, un fait qui nous touche particulièrement : le colonel Dubarry, dans l'une des premières séances de la Société, lut un mémoire sur des antiquités en pierre qu'il attribue fort bien aux peuplades primitives de notre région. Mais c'est dans ces derniers temps que vous avez été largement entretenus de ces découvertes.

M. le docteur Noulet, un des premiers sur la brèche, dès

1851, vous apporta de Venerque et de l'Infernet des armes ou des outils en quartzite taillés grossièrement en forme de disques ou de haches. Ces dernières sont identiques à ces fameux silex que M. Boucher de Perthes, le père de l'archéo-géologie, exhumait de ses alluvions quaternaires de la Somme et que l'on trouve aujourd'hui partout sous le sol de Londres, de Paris, de Rome, de Madrid, sous les monuments de Babylone et de Memphis.

M. V. d'Adhémar vous présentait de son côté une nombreuse série de ces mêmes reliques ; avec la hache il y avait d'autres types rudimentaires sans doute, mais dont la reproduction constante sur un certain nombre de spécimens attestait bien la réalité. Notre confrère n'avait pas, comme le professeur Noulet, recueilli ces pierres travaillées au contact des ossements du rhinocéros, de l'éléphant et du lion, espèces aujourd'hui fossiles, c'est-à-dire disparues, mais groupées sur les terrasses qui longent nos rivières, le Girou, la Ceillonne, la Sausse, et suivant une ligne élevée, qui devait être le bord de l'eau avant le creusement définitif de la vallée. Ces groupes indiqueraient la place des stations de peuplades à tel point sauvages, — ceci est un fait, — qu'elles peuvent être considérées comme bien inférieures aux tribus actuelles de l'Océanie ou de l'Amérique les moins avancées en civilisation.

D'une époque plus récente est le gisement de Peyre que M. de Sambucy vous a signalé dans l'Aveyron. Il est encore de l'âge de la pierre taillée ou éclatée, mais il n'y a plus de haches tandis que les pointes de flèches, les couteaux et grattoirs en silex abondent. La distinction paléontologique est aussi radicale : les animaux que je citais tout à l'heure ont disparu, et le renne, qui vit encore aujourd'hui mais sous d'autres climats, dominait. La grotte de Peyre est la seule de l'âge du renne comme dans le Rouergue.

L'homme ne compte d'abord pour sa subsistance que sur une industrie journalière ; il chasse les animaux terrestres ou

aquatiques, il est chasseur ou pêcheur, et comme il a besoin d'un grand espace autour de lui, il ne peut guère former que des communautés restreintes.

Plus tard, il a soumis à son empire des espèces herbivores et trouve dans ses troupeaux des ressources assurées : il est pasteur.

Enfin, c'est à la terre même qu'il s'adresse ; il multiplie certains végétaux que l'expérience lui a fait connaître ; il est cultivateur, et le développement d'une population à la fois dense et continue est désormais possible.

Durant l'âge de la pierre taillée, l'humanité n'a pas dépassé le premier état ; tandis que l'âge de la pierre polie est, au moins en Europe, brusquement et mystérieusement introduit par des populations à l'état pastoral. Ce sont elles qui ont abandonné ces haches en pierre, si connues de tous et si communes partout, que M. de Sambucy a retrouvées mélangées à des ornements grossiers, à des outils en silex, à des poteries, aux ossements des animaux domestiques dans la grotte du Sargel (Aveyron).

M. Trutat a fait passer sous vos yeux des emmanchures en bois de cerf, des ustensiles et tout un outillage fort curieux pour la fabrication de la poterie ornementée, que lui ont livré les grottes bien connues mais à peine explorées de Meyrueis (Lozère).

Séduit par ces résultats, entraîné par ces exemples, M. de Malafosse ne pouvait demeurer le paisible voisin des nombreux dolmens du Gévaudan. Vous avez vu les photographies de ces monuments si simples et si bizarres, ces cryptes construites avec quelques dalles énormes et brutes, placées en vue des vallées et des horizons éloignés, quelquefois l'objet de superstitions populaires et presque toujours désignés par des noms légendaires qui ne font qu'affirmer le silence absolu de la tradition et l'oubli définitif de leur usage et de leur temps.

Les archéologues du siècle dernier et de la première moitié du nôtre les avaient décrits en véritables romanciers. La

Bretagne et l'Angleterre furent les pays classiques de ces inspirations poétiques où tour à tour il était question des sacrifices humains et des druides, de la faucille d'or et du gui sacré, des prêtresses du Valholl et du tertre de gazon des Eddas.

Ces contes historiques n'avaient aucune base, et dans la réaction qui s'opéra, les antiquaires de l'Armorique furent des premiers à revenir à une méthode rationnelle qui devait conduire infailliblement à la vérité. On interrogea, non plus les génies qui hantaient les pierres dressées et les pierres des fées, mais les monuments eux-mêmes. Des fouilles démontrèrent que les dolmens étaient des tombeaux et non des autels et que le peuple inconnu endormi sous leurs dalles, après avoir traversé l'Europe, laissant des colonies en Danemark, en Angleterre, en France et en Portugal, était venu couvrir de ses cryptes les champs de l'Algérie, où les Celtes et les Gaulois n'ont jamais pénétré.

M. de Malafosse a fait passer sous vos yeux le mobilier funéraire de ces derniers sauvages de l'Europe occidentale. Vous avez admiré ces belles pointes de lance ou ces poignards en silex, ces perles de collier, ces dents percées d'ours, de loup, de sanglier, — pendeloques, trophées de chasse ou talismans. Vous avez remarqué surtout la confirmation de ce que j'avais eu la bonne fortune de vous démontrer, à savoir, que dans l'Aveyron et la région dont ce département est le centre, le peuple des dolmens vit la fin de l'âge de pierre et l'aurore de l'âge du métal. Chose singulière ! c'est le bronze qui va succéder à la pierre, c'est-à-dire un alliage compliqué, inventé positivement ailleurs que chez nous, importé, s'il faut en croire la philologie, par les Aryas primitifs qui seulement alors apparaissent sur la scène de l'Europe.

Et ici, Messieurs, je prévois une objection et j'écarte un malentendu : lorsque nous établissons notre chronologie préhistorique, nous ne fixons et ne pouvons jamais fixer de dates. De plus elle n'est pas universelle : c'est-à-dire que si

la pierre taillée a nécessairement précédé la pierre polie, l'usage du cuivre, celui du bronze et du fer, il est des pays où quelqu'une de ces phases de l'industrie peut manquer. Ainsi l'Amérique et l'Asie possèdent un âge de cuivre inconnu en Europe ; nombre de nations de l'Océanie et de l'Amérique sont de nos jours passées sans transition de l'âge de la pierre polie à l'âge du fer ; elles ont franchi d'un bond la distance qui sépare l'état sauvage de notre civilisation. MM. de Sambucy et Pagés vous ont montré les pierres de fronde, les haches en jade de la Nouvelle-Calédonie, où l'âge de la pierre durait encore il y a peu d'années.

Car l'humanité est divisée en groupes qui, par la force d'influences et de causes variées, n'ont jamais marché sur un front immense comme une armée à la conquête de l'avenir : Ainsi la race blanche devance les autres et les attire lentement après elle, et chacun des peuples qu'elle comprend, privilégié à son tour, tout en faisant sa propre éducation, influe heureusement sur la civilisation générale.

Il en résulte des difficultés considérables dans la synthèse des résultats obtenus çà et là, dans la recherche du chemin suivi par le progrès à travers les plus anciennes migrations. Ceux qui étudient ces problèmes s'appellent préhistoriques, et en effet l'histoire ne peut les aider. J'ai eu l'occasion de vous signaler un grand nombre de textes, extraits de tous les auteurs ; vous avez vu les pierres de foudre, c'est-à-dire les haches et autres outils en pierre, objets d'une superstition universelle aussi bien parmi nos paysans qu'en Chine et à Java, de nos jours, au moyen âge, comme au temps de Pline et de Zoroastre ; vous avez noté aussi l'usage du silex dans les cérémonies religieuses, circoncision, embaumement, sacrifices. C'est là tout ce que dit l'histoire.

Ainsi les instruments vulgaires, témoins méconnus d'un âge primitif, étaient devenus un sujet d'étonnement, et leur emploi dans les cérémonies et quelques pratiques religieuses avait seul survécu à tout souvenir.

Pour des époques plus récentes et qui depuis bien longtemps sont étudiées dans leurs moindres détails, la difficulté de découvrir la vérité se complique des erreurs des historiens eux-mêmes. M. Barry l'a bien éprouvé lorsqu'il a voulu soumettre à un examen impartial l'histoire ou la légende des émigrations des Volkes Tectosages en Grèce et en Italie, admises jusqu'ici par les méridionaux, qui ne voyaient pas sans un certain sentiment de vanité le nom et le drapeau *de leurs ancêtres* promené triomphalement du rocher fatidique de Delphes aux murs de Pessinunte et d'Ancyre dans l'ancienne Phrygie.

Il vous a montré cette tradition, remontant au moins au Syrien Timagène comme point de départ, reproduite par Trogue-Pompée qui l'arrangea et l'encadra historiquement.

Or, Timagène devait l'avoir publiée dans un de ses ouvrages sur l'histoire ancienne de la Gaule, aujourd'hui perdu, mais riche en traits merveilleux et en légendes romanesques racontées avec cet air d'assurance qui lui valut, de la part de Tite-Live, l'épithète du *plus léger* des Grecs.

Si le nom de Tectosage est porté jusqu'en Asie par une fraction des Galates, on doit le considérer comme sobriquet emprunté à l'un des traits les plus connus du costume gaulois et qui n'implique aucune parenté entre des populations très-distinctes.

Notre confrère nous a entretenu également du *druidisme*, institution septentrionale, de l'aveu des druides eux-mêmes, beaucoup moins une religion au sens propre du mot qu'une grande doctrine philosophique qui avait fini par embrasser de proche en proche toutes les sciences connues et inconnues du temps, rappelant les anciennes écoles transcendentales de l'Asie Mineure et de la Grande-Grèce.

L'organisation théocratique et sacerdotale à laquelle cette doctrine devait aboutir, dans un pays beaucoup moins éclairé et beaucoup moins raisonneur que la Grèce, a frappé l'attention des historiens modernes, par les rapports singuliers

qu'elle présente avec celle du moyen âge, où le clergé formait aussi un grand corps hiérarchique sous un chef librement élu.

M. Barry vous a fait remarquer en outre que le druidisme n'avait pas ses dieux ou son dieu préféré, au nom duquel ses prêtres proscrivaient ou dénigraient tous les autres. La religion gauloise était polythéiste, et César paraît frappé de la forme classique que la plupart de ses dieux avaient déjà prise sous la main des artistes étrangers que la civilisation naissante attirait en Gaule et des affinités que ces dieux ainsi transformés présentaient de son temps avec les dieux grecs et romains. Les communautés, les corporations, les fidèles eux-mêmes n'étaient pas seulement libres de choisir entre ces dieux et ces cultes divers, il était permis aux uns comme aux autres de modifier à leur gré ce dieu librement adopté, et même de le créer en dehors des dogmes et des cultes établis.

Les communications ont été plus rares sur la période du moyen âge. M. Caussé vous a communiqué une charte de sauvegarde concédée par Charles le Chauve à l'église Saint-Etienne et Saint-Jacques et aux monastères de Notre-Dame et de Saint-Sernin, récemment découverte lorsque l'administration départementale prit possession des archives de Saint-Sernin.

Elle était destinée à mettre les lieux que le roi prenait sous sa protection à l'abri des violences que l'on redoutait de la part des Normands et des Sarrasins, à la veille de la guerre des Albigeois, dont on avait comme un pressentiment. M. Caussé a discuté la date (843) de ce frêle monument, épargné par dix siècles et inexactement reproduit dans l'œuvre de dom Vaissète. Il a, par une étude attentive du texte, heureusement éclairé certains points obscurs de l'histoire locale.

C'est un faubourg de Toulouse, celui de Saint-Cyprien, et en particulier son église Saint-Nicolas, desquels un de vos

confrères a écrit l'histoire. M. Bunel constate qu'à l'époque gallo-romaine existait déjà, sur la rive, une agglomération d'édifices dont il suit pas à pas les accroissements. A défaut de documents plus certains, il propose, non sans vraisemblance, d'admettre que le faubourg fut mis sous l'invocation de saint Cyprien, vénéré à cause du pouvoir qu'on lui attribuait de guérir les fièvres, si communes encore aujourd'hui dans le quartier.

Quant à l'église, son origine est plus sûre; elle fut bâtie après une inondation que M. Bunel considère comme étant celle de 1220, qui laissa de tristes souvenirs. Cette date concorde avec le style de transition du monument. Le mémoire de M. Bunel se partage ensuite entre la description architectonique et l'histoire des diverses constructions et restaurations de Saint-Nicolas; il contient, en outre, les plus intéressants détails sur quelques cérémonies en usage au treizième siècle parmi les paroissiens.

M. Dubourg vous a libéralement payé son tribut par une monographie de Garidech, commanderie de l'ordre de Malte, sur la route de Toulouse à Albi. Après des indications précises sur l'église, en style ogival du seizième siècle, d'un aspect sévère et pittoresque, qui a survécu au château fort du Commandeur, et sur une croix processionnelle en argent ciselé du dix-huitième siècle, notre confrère se livre sans distractions à l'historique de la Commanderie, inféodée aux hospitaliers par un des comtes de Toulouse, dans les premières années de son établissement en Europe, et qui subit maintes vicissitudes jusqu'à la Révolution.

Avec M. F. Pagés, nous sommes entrés dans un ordre de recherches assez différent et d'un intérêt particulier pour notre compagnie. En effet, au moment où suivant l'inspiration de l'un de nos confrères les plus regrettés, la Société archéologique sollicitait, mais sans succès, l'autorisation d'ajouter à son titre celui d'académie des beaux-arts, M. Pagés vous présentait l'histoire de l'ancienne académie

que vous vouliez continuer; on a retenu, à Toulouse, le nom du fondateur, Bernard Dupuy du Grez, avocat au Parlement, auteur d'un traité de peinture (1699) et savant archéologue. Selon l'expression de M. Pagés : « Il guida les intelligences inférieures, se mit en opposition avec les puissants, toujours disposés à réglementer et à asservir le talent, et fut le véritable et seul protecteur des arts qui charment, éclairent, agrandissent l'homme et l'ennoblissent. » Notre confrère a réuni tous les documents qui intéressent l'Ecole des beaux-arts, devenue plus tard Société des beaux-arts, enfin Académie royale de peinture, sculpture et architecture de Toulouse, — de 1720 jusqu'à la création des Ecoles centrales, le 3 brumaire an IV.

Indépendamment de ces lectures importantes, nos séances ont été remplies de ces communications qui, provoquant l'échange familier des idées et des souvenirs, profitent, par le zèle de chacun, à l'instruction de tous. Ainsi M. le baron Du Périer, notre président, vous a soumis quelques objets intéressants de l'époque mérovingienne. — M. l'abbé Carrière vous a signalé des inscriptions inédites de la tapisserie de Saint-Saturnin à la cathédrale d'Angers et d'autres importantes pour l'histoire de la cité.

M. Desbarreaux-Bernard vous a annoncé la découverte d'un nouvel incunable toulousain, qui vient confirmer la valeur que notre savant bibliographe attribue aux filigranes figurés dans la pâte du papier pour la détermination des livres imprimés à Toulouse au quinzième siècle. Enfin, M. de Clausade vous a donné la primeur d'un sou d'or inédit de Childebert, et vous a montré, dans un charmant étui ciselé, des douzains en vermeil à l'effigie de Louis XIII, cadeau de noce en usage dans certaines provinces, et même du temps de Juvénal, qui parle de « ces dons de la première nuit, de ces pièces d'or qui brillent dans un bassin et à l'effigie du prince surnommé le Dacique ou le Germanique. »

Messieurs, vous me rendrez cette justice que, si j'ai abusé

de votre bienveillante attention, vous ne devez en accuser que vous-mêmes : le nombre et l'importance de vos travaux ne me permettait pas de leur consacrer moins de temps.

Ces études, auxquelles vous prenez une si grande part, contrastent avec les passions dominantes de l'époque. Elles donnent au siècle les deux faces de Janus : l'une, tournée vers l'avenir, préoccupée des intérêts matériels et attendant tout des sciences appliquées à l'industrie ; l'autre, regardant le passé, amoureuse bien désintéressée des ruines, des vieilles mœurs, des nations et des hommes qui ne sont plus. Il ne faut donc pas s'étonner de certains cris d'alarme. Un archéologue est de droit conservateur : il remplit un devoir lorsqu'il évoque tour à tour l'histoire, l'art, la poésie pour écarter de quelque monument menacé un sillon destructeur, tout en rendant justice aux raisons tirées du bien public qu'on peut souvent lui opposer.

Messieurs, c'est aujourd'hui la dernière séance que la Société archéologique tient dans cette salle qu'elle a occupée pendant plus de trente ans. C'est, moins quelques années, la durée de son existence, pendant laquelle elle a publié neuf volumes de Mémoires, et contribué de tous ses efforts, bien plus qu'on ne le croit autour d'elle, à la formation de notre musée d'antiquités. Enfin, c'est à son exemple que se sont fondées toutes les autres Sociétés archéologiques du Midi, et c'est le cas ou jamais de dire que le plus sûr garant de l'avenir c'est le passé.